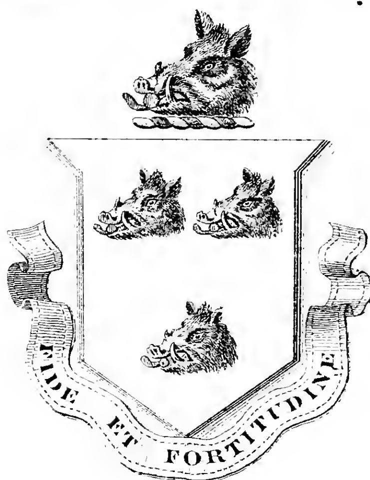
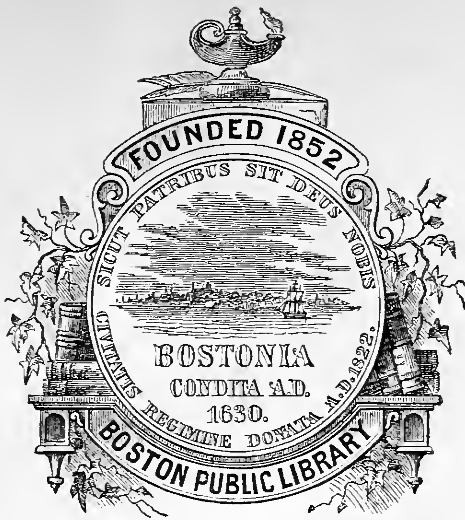

FIDE ET FORTITUDINE





PAMPHLETS.

French Revolution

1788

Avis au Public,

& principalement au Tiers-Etat,

de la part

du Commandant du Château des Isles de Sainte-Marguerite, & du Médecin, & du Chirurgien, & du même lieu.

Du 10 Novembre 1788.



Se vend

AUX ISLES Ste-MARGUERITE;

& se distribue gratis

A PARIS,

chez Robin & Compagnie, au Palais, à l'Enseigne des Fausses-Balances.

Avis au Public,

& ſur-tout au Tiers-Etat.

NOUS croyons devoir avertir le Public, que vers les derniers jours du mois de ſeptembre de la préſente année 1788, nouveau ſtyle, il s'eſt évadé de notre château des Iſles de Sainte-Marguerite, un pauvre fou qu'on y détenoit depuis quelques mois, pour travailler à ſa guériſon que déjà même nous oſions eſpérer.

Quand on nous l'envoya, ſa fureur étoit extrême & ſon babil

intarrissable. Mais depuis quelque temps il paroissoit plus paisible, & il étoit un peu moins loquace, il entendoit par intervalles la raison chez les autres; quelquefois il la parloit lui-même, & pourvu qu'il ne s'échauffât point trop, il sembloit un homme à-peu-près comme un autre.

Nous le visitions souvent; nous conversions doucement avec lui: la pitié pour son mal, & l'espoir de sa guérison intéressoient même tous nos voisins. Enfin, trompés par ces fausses lueurs, nous lui accordâmes malheureusement la liberté de sortir du château; &

d'abord il n'en abusa pas ; il revint fidélement. Mais le ... septembre 1788, notre fou s'échappa tout de bon. En vain le fîmes-nous chercher dans l'Isle ; bientôt nous apprîmes qu'il avoit passé en terre ferme.

Nous avons fait, comme notre devoir l'exigeoit, toutes les perquisitions imaginables pour nous ressaisir de sa personne ; mais toujours inutilement : il semble fuir devant nous d'une ville à l'autre : nous arrivons toujours trop tard, & nous n'avons que la douleur d'entendre raconter aux petits & aux grands, aux enfans comme

aux vieillards, toutes les folies que notre prisonnier fait en public, dans les ville où sa tête malheureuse le promene.

Nous sommes enfin forcés de supplier les maires & consuls, les officiers de la maréchaussée, les magistrats chargés de la police, en un mot tous les hommes constitués en dignité, de nous prêter main forte & bon secours, pour faire cesser le scandale universel, nous remettre en possession de notre malade, & le ramener de nouveau dans notre château des isles de Sainte-Marguerite, jusques à parfaite guérison.

Mais afin de mettre tout le monde en état de reconnoître & d'arrêter le perſonnage en queſtion, nous allons donner le ſignalement, non de ſa perſonne, mais de ſa folie.

Car enfin, par un de ces caprices communs dans la nature, il ne ſeroit pas impoſſible qu'un homme ſage, un magiſtrat ſupérieur même, eût avec cet inſenſé, un rapport extérieur ſeulement de reſſemblance, & qu'arrêté par mépriſe, l'homme ſage, le magiſtrat ſupérieur, fût expoſé à une avanie dont nous ne pourrions jamais nous conſoler.

Nous nous contenterons donc de bien caractériser la folie de notre fugitif : c'est un moyen de le reconnoître, moins équivoque que le meilleur portrait; car le visage de notre fou est très-mobile, au lieu que sa folie est très-fixe.

Cette folie est toute des plus extraordinaires. Il paroît d'abord, pour peu qu'on l'observe, que c'est la vanité qui a tourné la tête de ce pauvre homme : ses yeux & sa maniere de regarder fiérement; son front & sa maniere de le plisser par forme d'insolence; sa bouche à levres dédaigneuses,

tout annonce, avant qu'il parle, le caractere de sa démence.

Mais à peine a-t-il parlé, que la cause de sa folie éclate à chaque parole. Tantôt il soutient qu'il est Démosthene; d'autres fois, mais plus rarement, il se croit Ciceron. Il lui arrive fréquemment d'avancer qu'il est un grand homme d'état; & il parle comme s'il avoit un vaste empire à gouverner, & même à réformer.

Dans ses accès de folie, il s'explique avec une chaleur violente & une abondance funeste. Tant qu'il parle, le pauvre homme est profondément persuadé que tout

le monde admire ; & toujours il confond l'admiration avec la pitié.

Mais la plus étonnante folie, celle qui lui eſt le plus propre, qui le quitte rarement, & qui le caractériſe ſinguliérement, c'eſt de ſe croire M. *d'Eprémenil*, ce fameux conſeiller au parlement de Paris, ſi célebre par ſa ſageſſe profonde, par ſa modération imperturbable, ſa douce majeſté, ſon patriotiſme modeſte, ſon courage prudent, le Caton du ſénat de Paris, & l'Ariſtide de l'aréopage page de la France. Que dirai-je encore ? cet homme ſi diſtingué par ſes connoiſſances ineffables

dans les myſteres des Schwendenborg & des Caglioſtro ; cet homme enfin orné de toutes les qualités qui ſont la perfection du magiſtrat, & le *nec plus ultra* de la ſageſſe humaine.

Le bruit courut dans notre iſle, je ne ſais pourquoi ni comment, que M. d'Eprémenil alloit y venir paſſer ſes vacances. (Où étoit l'apparence qu'un conſeiller nous fît l'honneur de venir de Paris en féries à nos iſles de Sainte-Marguerite, tout agréables qu'elles ſont ?) Quoi qu'il en ſoit, cette miſérable nouvelle vint à frapper les oreilles de notre fou ;

& dès cet instant, il s'appliqua le personnage de M. d'Eprémenil, & se l'incorpora si bien, que tous nos efforts, tous nos raisonnemens, n'ont jamais pu le ramener à lui-même.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette singularité, que l'homme le plus fou crût être l'homme le plus sage; & quand nous voyons cet écervelé se pavaner comme s'il eût été M. d'Eprémenil, il nous sembloit voir un vicaire de village dont la folie est de se croire le pape.

Mais ses actions même le feront mieux connoître que tout ce que

nous pourrons dire ; & nous allons les raconter tout ſimplement. S'il faut en croire nos correſpondans en différentes villes du royaume, (& il faut les croire,) notre fugitif parut d'abord, après ſa malheureuſe évaſion, à Toulon, & toujours ſous le nom de M. d'Eprémenil qu'il ſe laiſſoit donner, & qu'il prenoit familiérement lui-même.

A ce nom reſpectable, on juge bien que les bons citoyens, les curieux ſur-tout, ſe preſſerent en foule autour de celui qui oſoit le porter. Prévenu, recherché de toutes parts, il fit par-tout éclater

ſa folie en cent manieres. Mais elle ne fut jamais plus remarquable qu'à ſouper chez M. M***, intendant de la marine : le repas étoit nombreux ; les officiers les plus diſtingués de la marine, les premiers citoyens de la ville invités d'avance, s'étoient rendus avec l'empreſſement de la plus vive curioſité. Tout attendoient en ſilence les oracles du prétendu M. d'Eprémenil : mais pourroit-on ſe figurer l'étonnement des convives, quand tout-à-coup on entendit ſortir de la bouche de l'oracle une déclamation violente contre M. Necker, l'eſpoir de la

France, l'ami du peuple; & bientôt après des éloges pompeux de la convocation des états-généraux sur le pied de 1614, demandés par le parlement de Paris; convocation qui a perdu pour jamais le parlement dans l'esprit de la nation, & qui peut perdre dans le plus long avenir la nation elle-même.

A ces propos les convives se regardent; on croit rêver; on écoute encore, on entend les mêmes discours. On se regarde de nouveau: quelques-uns levent les épaules; d'autres, plus discrets, se contentent de sourire.

On entendit des convives qui disoient : *ah ! le pauvre grand homme !* Mais le plus grand nombre plus sincere disoit : *le maître fou !* Enfin, tous se demanderent à l'oreille : *est-ce bien-là M. d'Eprémenil ?* Ce doute circulant & croissant, déjà quelques officiers de marine qui s'étoient retirés dans un coin, jugeoient qu'il seroit très-expédient de profiter de la commodité du voisinage pour jeter ce *quidam* dans la mer, attendu qu'il y avoit évidemment un peu de rage envieuse dans son fait : mais heureusement l'haleine lui manqua ; il se retira,

tira, & ne ſe jeta que dans ſon lit.

A Aix, ville capitale de Provence, comme on ſait, & ville de parlement, ce furent mêmes mépriſes, mêmes folies, même étonnement ; & ce qui eſt bien remarquable, le parlement même y fut attrappé : on prétend que notre fou y ſiégea en robe & bonnet quarré. Notre étonnement à nous, c'eſt qu'un tel vêtement ne l'ait pas guéri ſur l'heure & rendu ſage pour toujours : il faut aſſurément que ſa folie ſoit bien enracinée.

C'étoit au fond une choſe bien

plaiſante, il faut en convenir, de voir un fou, ſous le nom d'un magiſtrat célebre, ſe faire regarder & ſuivre dans les rues, attirer la foule aux ſpectacles, & qui pis eſt, y recevoir publiquement des couronnes avec les applaudiſſemens d'un ſage & judicieux parterre,

Malgré le chagrin que cette déplorable & ridicule aventure nous a cauſé, nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de rire toutes les fois que nous penſons un peu de ſuite au ſingulier perſonnage de notre priſonnier, à tout ce que diſoit &

faisoit ce faux d'Eprémenil, tandis que le véritable d'Eprémenil, simple & modeste comme le vrai mérite, fuyant le tumulte & les vains applaudissemens, comme il convient au sage; dédaignant sur-tout ceux d'une populace de jeunes insensés, & satisfait de sa propre conscience; citoyen généreux, & bien supérieur aux petits intérêts de corps où les grandes ames ne se renferment jamais; pleurant sans doute amèrement sur la plaie mortelle que la main de son parlement venoit de faire au tiers-état avec le poignard de 1614, se prépare sans

doute, à la rentrée prochaine de ce parlement, à désavouer, à foudroyer, avec son éloquence extraordinaire, cette odieuse démarche; travaillant, méditant, écrivant dans le secret; en un mot, aussi caché que sa gloire est publique. Nous le répétons: quel homme assez grave auroit pu se retenir de rire en songeant au singulier contraste entre le faux & le véritable d'Eprémenil; entre le rôle de notre fou & la conduite du vrai sage? Voilà, nous disions-nous, (car l'habitude de garder des fous nous a rendu raisonnables & même un peu philosophes;) voilà

les jugemens humains : tel eſt cru fou, qui cependant eſt ſage ; & bien plus ſouvent, tel eſt cru ſage, qui cependant n'eſt qu'un grand fou.

Mais pourſuivons l'hiſtoire de celui-ci, & ne laiſſons rien ignorer qui puiſſe le faire reconnoître. Nous avons appris qu'après avoir proprement recueilli, rangé & fait un paquet de ſes couronnes de Provence, à-peu-près comme un botaniſte ſcrupuleux recueille, range & plie dans ſon herbier les feuilles de ſes plantes, notre priſonnier partit avec ſon petit butin qu'il ne perdoit pas de vue.

D'Aix à Lyon, nous n'avons rien pu recueillir de certain. Mais si nous avons été peu instruits des folies de sa route, nous ne le sommes que trop en récompense de celles qu'il a faites à Lyon : ce fut son plus grand théatre ; & tout ce qu'on nous a rapporté, a bien augmenté nos remords pour notre malheureuse imprudence.

Si pourtant quelque chose pouvoit nous consoler en nous excusant, c'est, après tout, la précipitation & le peu de discernement de cette ville, qui devroit bien y regarder à deux fois avant de distribuer des couronnes en plein

théatre. Caron ſaura que notre malade, (toujours en qualité de M. d'Eprémenil,) fut couronné à la comédie de Lyon avec plus d'éclat encore qu'à celle de la ville d'Aix.

Nous prendrons ici la liberté, puiſque nous y ſommes, de faire une petite digreſſion, & de rappeller à meſſieurs les lyonnois le mot d'un ancien, lequel diſoit, ſi la mémoire ne nous trompe : *qu'il n'aimoit point les ſtatues en eſcadron.* Nous doutons beaucoup que cet ancien eût aimé davantage *les lauriers en forêts* ; & certainement il faut que ces meſſieurs de Lyon aient des forêts

de lauriers : car nous les ſupplions de ſe rappeller qu'ils ont couronné M. le Kain, qu'ils ont couronné Mlle. Sainval, qu'ils ont couronné M. Larive, qu'ils ont couronné Mlle. Saint-Huberti, qu'ils ont couronné Mme. Dugazon, &c.; qu'après avoir couronné tant de comédiens, couronner un magiſtrat à la comédie, c'eſt encore une autre comédie; & qu'enfin, tant de couronnes ne couronnent plus.

Nous ferons encore à ce ſujet très-reſpectueuſement obſerver au parterre de la même ville de Lyon, que nous ne connoiſſons qu'un

feul perfonnage que des hommes fages puiffent couronner de lauriers, fans examen & fans conteftation ; c'eft un *jambon.*

Et nous ajouterons, qu'à tout confidérer, le parterre auroit bien mieux fait de mettre, s'il l'avoit pu, du plomb dans toutes les têtes qu'il a couronnées, que des lauriers par-deffus.

Et fur cela nous oferons propofer (nous prions d'excufer la longueur de cette digreffion), nous oferons, difons-nous propofer à meffieurs les prévôt des marchands & échevins de la ville de Lyon, un projet d'autant meil-

leur, que cette ville eſt célebre par ſon collége de chirurgie.

Il s'agiroit donc à l'avenir, toutes les fois qu'on ſe propoſeroit de couronner une tête quelconque, d'envoyer auparavant une députation composée de quatre chirurgiens & quatre médecins les plus habiles, à l'effet de viſiter, vérifier, & même ſonder, ſi beſoin eſt, ladite tête; faire leur fidele rapport de l'état où ils l'ont trouvée, d'après lequel le conſeil de ville, aſſemblé extraordinairement, détermineroit finalement la queſtion de la couronne.

Ce qui arriva après le couronnement de notre pensionnaire fugitif, ne justifie que trop la vérité de nos observations, & la sagesse de notre conseil.

En effet, à peine le falsifié d'Eprémenil fut-il couronné, que messieurs les lyonnois auroient bien voulu tenir encore leur couronne, ou la retirer, ou plutôt mettre des chardons à la place des lauriers : mais il n'étoit plus temps; & notre personnage n'étoit pas homme à se désaisir d'une couronne : on l'auroit tué sur la place; & plutôt que de rendre une feuille de laurier, il l'auroit mâchée,

avalée, digérée, afin de ſe l'incorporer. Voici donc ce qui ſe paſſa auſſitôt après ce malheureux couronnement.

On obſerva que le ſimple contact de la couronne ſur la ſurface extérieure & ſupérieure de ſon crâne, lui cauſa preſque ſubitement un redoublement ſenſible de folie. D'abord il ſembloit que ce n'étoit qu'une douce ivreſſe; mais bientôt les vapeurs attirées au ſommet de la tête par le magnétiſme de ces feuilles de laurier, lequel eſt très - violent, comme on ſait, y formerent ſans doute comme un nuage épais qui

vint ſe réſoudre incontinent en un torrent de paroles; à peu près comme les vapeurs qui s'élevent de la terre, ſe réſolvent en pluie, & forment des torrens qui ravagent nos campagnes.

Le torrent des paroles de notre écervelé auroit bientôt ravagé toutes les campagnes de France, ſi le roi l'eût voulu laiſſer faire, car il ſe mit à prêcher à Lyon, comme ailleurs, contre M. Necker, & pour ce funeſte évangile de 1614, ſelon le parlement de * Paris. On

* On ſait aſſez qu'il y a certains évangiles, appelés *évangiles de l'enfance*, généralement reprouvés comme apocriphes

peut donc juger du bel effet de la prédication du ſuppoſé d'Eprémenil. D'abord on ſe fit la queſtion commune : *mais eſt-ce bien là M. d'Epremenil ?* Enſuite on ſe fit la réponſe commune : *non, c'eſt un fou.* Mais bientôt tout l'auditoire fut ſaiſi de la plus vive indignation contre l'inſolente prédication de ces héréſies ſi funeſtes au ſalut de la nation ; & peu s'en

& dangereux : de même l'évangile de 1614 eſt regardé par les trois quarts & demi des hommes ſenſés du royaume, comme l'évangile de l'enfance de la nation, & par conſéquent comme très-apocriphe & rempli des plus funeſtes erreurs.

fallut, nous écrit-on, que les chers auditeurs ne profitassent de la commodité du Rhône à Lyon, comme les officiers de marine avoient été tentés de la commodité de la mer à Toulon.

C'est grand dommage assurément que messieurs les lyonnois n'aient pas effectué leur premier mouvement : car les bains du Rhône ont une grande réputation dans les affections de folie. Malheureusement le malade ne laissa pas à ces messieurs le temps d'une seconde réflexion ; &, selon l'usage des fous inquiets, turbulens, qui ne s'arrêtent guere,

celui-ci, ſes couronnes pliées, emballées, partit dès le lendemain croyant en ſon ame tout Lyon ravi de lui, parfaitement revenu ſur le mérite de M. Necker, & bien converti ſur l'évangile de 1614.

Le bruit public nous a depuis appris qu'on l'avoit vu à Moulins en Bourbonnois, enſuite à Paris même. Nous avons écrit en ces deux villes, & nous attendons des réponſes.

Parmi les éclairciſſemens que nous avons demandés & reçus de tous côtés, ſur le perſonnage dont il s'agit, nous ne pouvons paſſer

ſous

ſous ſilence l'aventure, quoiqu'un peu ancienne, qui nous a été écrite de Bordeaux. Nous la raconterons comme une des plus triſtes preuves de la foibleſſe de la raiſon humaine, & de la miſere de notre eſpece.

On nous écrit donc, qu'un jour à Bordeaux on l'a vu, en plein midi, ſe promener dans les rues ſur un char magnifique, où il avoit placé un énorme baquet rempli d'eau. L'inſenſé s'étoit fourré dans ce baquet juſques au cou; ſes bras étoient en l'air, & geſticuloient avec violence. D'une main il tenoit une longue baguette de fer en

guiſe de ſceptre ; de l'autre, avec ſes doigts étendus il menaçoit le ſoleil de l'arrêter tout court. On l'entendoit crier à pleine tête : qu'on m'amene des boîteux, & je les ferai marcher ; des aveugles, & je leur rendrai la lumiere ; des pulmoniques, & je les ferai reſpirer ; . . . . des morts, & je les reſſuſciterai. Il ajoutoit, qu'il feroit ſauter les montagnes ; &, s'il le vouloit bien fort, danſer la lune avec le ſoleil.

Que tout dépendoit d'être volontaire ; & que pour lui, à force de vouloir être le premier homme du monde, il l'étoit inconteſta-

blement devenu. Et il ajoutoit encore, en renflant sa voix : *or, Messieurs, si je suis, comme je vous l'ai prouvé* ci-dessus, *le premier homme du monde, n'est-il pas évident que vous devez croire tout ce que je vous dirai* ci-dessous ?

Et pour lors il se mettoit à dire des choses tellement extravagantes, que tous les gascons s'en alloient en riant du grand homme *ci-dessus*, & des vérités *ci-dessous*.

En voilà trop peut-être sur les actions de notre infortuné prisonnier. On peut aisément comprendre à présent à quel point il nous im-

porte de le resaisir, pour le repos public & notre honneur.

Nous ne nous dissimulons point (car nous sommes séveres pour nous-mêmes,) tous les reproches qu'avec justice on peut nous faire de toutes parts pour le scandale que cet homme a causé.

A la vérité, nous savons bien que les hommes sages n'ont fait qu'en rire : mais nous savons aussi qu'il ne manque pas de cœurs de travers, d'esprits mal faits, qui tous ont fait semblant de croire que ce pauvre homme étoit le véritable M. d'Eprémenil, qui l'ont soutenu, qui le soutiennent encore;

& pourquoi ? par haine pour l'état. Ces citoyens pervers voudroient lui enlever son soutien & sa gloire, en déshonorant l'illustre Magistrat.

Nous n'ignorons pas non plus que les partisans secrets de MM. de Brienne & de Lamoignon, (car ils en ont encore,) tiennent aussi pour l'affirmative. Par-tout ils vont, criant : que voilà pourtant ce M. d'Eprémenil, qui avoit tant décrié des hommes cent fois plus sages que lui ; & qu'il faudroit, en bonne justice, le fermer à Sens dans l'hôpital des fous, en lui donnant M. l'archevêque pour

confeſſeur, & M. de Lamoignon pour curateur.

Enfin, nous ne connoiſſons que trop l'anathême de l'évangile qui a réprouvé la pierre de ſcandale. Il eſt bien vrai, qu'à proprement parler, ce n'eſt pas nous qui ſommes cette pierre : mais enfin nous l'avons laiſſé ſortir de notre carriere, & la faute eſt grieve . . . . Nous ſupplions donc tous les honnêtes gens, tous les citoyens ſurtout du tiers-état, de nous aider à la réparer, en ſaiſiſſant notre déſerteur pour le remettre entre nos mains ; & nous nous engageons ſolemnellement envers le public,

à faire à l'avenir ſi bonne garde ; qu'il ne ſortira plus qu'à bon eſcient.

Voici donc la conduite que nous prenons la liberté de propoſer, ſur-tout aux magiſtrats chargés de la police des villes du royaume. Ce ſeroit de bien faire obſerver, par leurs eſpions, tous les paſſans à phyſionomie inconnue & ſuſpecte ; d'obſerver, ſur-tout, les viſages fiers & viſans à la morgue ; de s'emparer des étrangers qui parlent exceſſivement & avec tranſport ; de toutes les perſonnes qui ont l'air de ſe croire des perſonnages ; enfin, de tous ceux qui

auroient le front chauve & le chef branlant à force d'avoir porté des couronnes. Nous les supplions de les faire arrêter sur-le-champ, pour les interroger dans les 24 heures selon les ordonnances.

Voici maintenant les principales questions qu'il seroit à propos de faire, afin de reconnoître notre fou à des indices certains; car il seroit bien fâcheux de se méprendre, & de compromettre un homme de bon sens.

D'abord, on peut sans risque demander à tout inconnu suspect, *s'il se croit l'homme de la terre le plus célebre*? Et s'il dit ou fait

entendre nettement qu'il le croit ainsi, c'est déja un préjugé très-fort que cet inconnu pourroit bien être notre fou.

On peut ensuite lui faire une question plus topique, & demander à l'inconnu : *si, par exemple, il se croit plus d'esprit que Voltaire?* si l'inconnu suspect ajoute vivement : *& plus que Jean-Jacques, & plus que Montesquieu, & plus que M. Necker, & plus que* . . . . qu'on ne lui en laisse pas dire davantage, car il nommeroit toute la terre : mais on peut bien se dire qu'il y a cent contre un à parier que

c'eſt l'homme que nous cherchons.

Voici une autre queſtion bien délicate & bien déciſive. Il s'agit de demander au perſonnage qu'on ſoupçonne : s'il n'auroit point quelque affinité, ou s'il n'eſt point ami ou débiteur du *bourgeois de Paris*, qui coupa la tête de M. de Lally ſur un petit théatre en place de Grêve ?

Après cette queſtion nous ſupplions meſſieurs les magiſtrats de police d'examiner & d'écouter ſoigneuſement leur inconnu..... Si au nom ſeul de M. de Lally, il entame un plaidoyer mortel,

pour démontrer que rien n'eſt ſi inutile au corps humain que la tête, ſoutenant que ſon ami *le bourgeois de Paris* a très-bien fait de retrancher celle de M. de Lally; ajoutant encore qu'il eſt prêt à donner la ſienne pour le maintien de cette vérité : oh ! pour le coup, ce ſera notre inſenſé; le fait eſt sûr; & nous ſupplions meſſieurs les magiſtrats d'en avoir pitié, & de faire ſur-le-champ répandre ſur ſon crâne à nud quelques pintes d'eau très-fraîche, afin d'appaiſer cet accès de folie barbare, & de lui rendre un peu l'uſage de la tête qu'il

veut faire couper aux autres.

Si malgré ces indices pressans, la prudence de messieurs les magistrats exigeoit une plus grande conviction, il leur seroit bien facile de l'acquérir par d'autres interrogations péremptoires..... Les plus décisives seront celles qui roulent sur le roi, le gouvernement, les parlemens, ce qu'on appelle *la grande politique* : ce sont-là les principaux points de la folie de notre échappé.

Par exemple, nous prenons la liberté d'exhorter messieurs les magistrats de police à lui demander ce qu'il pense de la na-

ture du gouvernement françois, s'il le croit despotique, ou monarchique, ou démocratique.

On observera bien sa réponse: & dans le cas où l'inconnu répondroit que notre gouvernement n'est *ni despotique*, *ni monarchique*, *ni démocratique*, mais *aristocratique*; on peut dire à coup sûr qu'on le tient.

Cependant, ne fût-ce que pour réjouir un peu messieurs les magistrats, ils peuvent le pousser & demander encore, mais en gardant bien leur sérieux: ..... Si cette aristocratie françoise ne réside pas uniquement & essentiel-

lement dans les treize parlemens de France, dont celui de Paris est le chef-d'œuvre ?

Alors on verra son visage s'épanouir comme celui d'un *bien-heureux*. Cette question seule le transportera : il sautera d'alégresse ; messieurs les magistrats riront en eux-mêmes, & se diront : *le voilà*.

Mais, pourroit-on ajouter (toujours pour s'amuser innocemment) cette aristocratie des treize parlemens n'étant ni élective, ni héréditaire, est donc purement vénale ; d'où il suit qu'au moyen de cinquante ou soixante mille livres de prix d'of-

fice ; & ſix ou ſept mille pour frais de proviſions, on eſt pourvu très-légitimement d'une charge de ſouverain des trente gouvernemens de France ; charge même qui ennoblit en cas de beſoin, ce qui eſt toujours bien agréable pour un ſouverain roturier.

Si meſſieurs les magiſtrats interrogeans veulent bien s'étudier à tenir leur ſérieux, en faiſant cette comique queſtion, ils verront le fou dont il s'agit, relever la tête & le menton, prendre le maintien majeſtueux & le ſourcil de Jupiter dont parle Homere : notre fou croira régner ; mais,

je le répete, il faut bien se garder de rire; sans quoi la majesté se changeroit en fureur, & le seigneur Jupiter prendroit son tonnerre.

Nous devons même à ce propos faire observer à messieurs les magistrats, qu'il seroit bien dangereux de parler à notre malade de certains sujets & sur certaines matieres, tels, par exemple, que la cour pléniere, & M. de Brienne, *futur* cardinal, & M. de Lamoignon, garde-des-sceaux *passé*.

Du moins, si l'on veut essayer de l'interroger sur ces sujets, il

faut

faut prendre de bonnes précautions, avoir des gardes sûrs, de forts liens; car, dans sa fureur, c'est un Samson.

Mais on pourroit sans péril se donner le plaisir d'une expérience fort innocente : il s'agiroit seulement, quand on le verroit passer dans une rue, de le faire suivre par un espion intelligent (comme il y en a beaucoup), lequel, à une distance raisonnable, prononceroit derriere lui à haute voix, les mots *Brienne* & *Lamoignon*. Ce petit stratagême badin, qui sert à découvrir les masques dans un bal, servira merveilleusement

à reconnoître cet homme qui s'eſt aviſé de ſe maſquer en *d'Epré-menil*; car s'il ſe retourne ſubitement aux mots de *Brienne* & de *Lamoignon*, avec des yeux ardens comme des charbons, avec une bouche écumante & convulſive, avec des bras qui s'agitent dans tous les ſens ; aſſurément la preuve eſt parfaite. Les Parlemens qui ſont ſi ſages, ont fait ſouvent pendre à moins ; & l'on peut, ſans marchander davantage, arrêter ce vagabond.

Seroit-il poſſible qu'on voulût encore un autre indice ? qu'on lui parle de M. Necker ; & ſi

l'on voit soudain s'allumer dans ses yeux creux le feu sombre de l'envie; s'il assure qu'il a dans son cœur mille fois plus de vertus, & dans sa tête un million de fois plus d'arithmétique & de logique que M. Necker; hélas! c'est bien notre malade, c'est le d'Epréme-nil apocriphe.

C'est assez, & nous terminons ceci par un dernier moyen que nous proposons seulement pour combler la mesure de la prudence: nous proposons donc d'interroger tout inconnu dont on se défiera sur la convocation des états-généraux sur le pied de 1614.

Si l'interrogé rougit d'abord de pure honte à cette question, & s'il essaie ensuite de noyer & d'entraîner, pour ainsi dire, cette honte dans un torrent de paroles; messieurs les magistrats de police peuvent sans tarder nous envoyer ce babillard honteux, afin de le guérir ou de l'enfermer pour toujours.

Tant d'indices, pour reconnoître notre prisonnier, étoient au fond bien inutiles : hélas ! il n'est que trop facile à distinguer. La folie lui sort par les yeux, par la bouche, par tous les pores; & comme on dit très-bien qu'o-

deur de ſaint ſe répand à la ronde, on peut ajouter qu'*odeur de fou s'étend encore plus loin*.

Comment notre *pſeudonime* d'Eprémenil pourroit-il échapper? lui, dont les yeux avertiſſent tous les paſſans de le regarder; lui, qui, s'il parloit dans la buvette du parlement de Paris, aſſourdiroit toutes les voûtes du palais; lui, qu'on a vu monter une fois ſur le clocher d'une égliſe pour prêcher contre la tolérance, & qui jettoit (ce qu'il y a de pis,) des pierres aux paſſans qui ſe moquoient de lui & ne vouloient pas s'arrêter pour l'écouter.

Nous ſommes donc dans une juſte confiance qu'avant peu nous ſerons pleinement réintégrés dans la poſſeſſion de notre priſonnier malade, & que nous pourrons cette fois employer nos ſoins & nos remedes avec plus de ſuccès que la premiere ; mais bien réſolus, quoi qu'il arrive, à le garder juſqu'à ſa mort, plutôt que d'appliquer, pour guérir ſa miſérable tête, le remede du *bourgeois de Paris*, dont nous avons parlé ci-deſſus : topique infaillible à la vérité, mais toujours dangereux.

Il ne nous reſte plus en finiſſant, qu'à préſenter les plus hum-

bles excuſes au véritable M. d'Eprémenil, pour toutes les impertinences que notre malheureux priſonnier s'eſt aviſé de faire ſous ſon reſpectable nom. Mais nous eſpérons tout de l'indulgence de ce magiſtrat illuſtre : il ſait bien qu'après tout, un fou n'eſt qu'un fou ; & que les hommes ſages tels que lui, ne doivent pas plus s'irriter de ce que fait un fou, qu'ils ne s'aviſent de croire ce qu'il dit ; & qu'enfin, le mépris eſt le ſalaire de la folie, comme le reſpect eſt le prix de la ſageſſe.

FIN.

